



Il faut résister à tout ce qui écrase la vie symbolique des humains

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALE DESCLOS. PHOTOS : OLIVIER ROLLER

Agrégé de philosophie et docteur en sciences politiques, JEAN-MICHEL BESNIER est professeur de philosophie à l'université Paris-Sorbonne. Il est membre du conseil scientifique de l'IHEST et du directoire du Murs (Mouvement universel pour la responsabilité scientifique). Spécialiste de la philosophie des technologies, il a publié plusieurs ouvrages sur l'impact éthique des sciences et des techniques sur les imaginaires individuels et collectifs (voir À lire page suivante).

L'humanité doit-elle refuser les apports des sciences et technologies pour rester elle-même, ou les accepter, quitte à se déshumaniser ? Pour le philosophe Jean-Michel Besnier, le dépassement de nos limites physiologiques ne justifie pas de rompre avec ce qui nous constitue.

Cahiers de Science & Vie: La pandémie actuelle nous ramène à notre finitude. L'espèce humaine se définit-elle encore par sa façon d'affronter la mort ?

Jean-Michel Besnier: La pandémie aura eu la vertu de nous rappeler à notre spécificité d'humains, alors même qu'on a pu croire, au début, qu'elle nous ramenait à l'animal en nous, en nous polarisant sur des impératifs de survie biologique. Bien sûr, nous nous sommes découverts éminemment vulnérables, pauvres créatures incapables de résister au virus porté par un autre mammifère. Mais nous avons réagi, à la faveur du confinement, et avons décidé que tout animaux que nous soyons, pour une part, on devait nous laisser affronter la mort de manière humaine. On meurt toujours en animal, c'est-à-dire en endurant la défaillance définitive de nos mécanismes vitaux. Mais on peut mourir aussi en humains, comme des êtres qu'une histoire singulière a façonnés et rendus irremplaçables aux yeux d'autres. La détresse des familles qui n'ont pu accompagner leurs proches jusqu'à la fin, l'énergie de certains vieillards à réclamer la présence des leurs, au risque d'en mourir – ces manifestations en faveur de l'affection et de la dignité ont révélé combien la mort nous humanise, quand on ne la réduit pas à l'interruption des métabolismes biologiques. Cela ne signifie pas qu'elle soit souhaitable. Mais faire ami avec elle, quand on ne peut y échapper, est un geste qui nous enracine dans l'humanité.

CSV: Performances sportives, durée de vie, mortalité inéluctable... L'espèce humaine a-t-elle atteint ses limites, dans sa version non transformée ?

J.M.B.: On a beaucoup commenté l'étude de l'Irmas (Institut de recherche biomédicale et d'épidémiologie du sport) qui a mis en évidence, en 2015, le fait que l'espèce humaine aurait atteint ses limites physiologiques et aurait cessé de progresser. Les records sportifs, la taille adulte, la durée de vie maximale... Ces indicateurs autrefois en constante progression ont longtemps témoigné en faveur d'un humain

appelé à se faire dieu, ils nous contraignent désormais à déchanter. Le théoricien Jean-François Toussaint, directeur de l'Irmas et professeur de physiologie à l'université Paris-Descartes, s'est fait dans les médias le prophète de la contre-performance, en montrant que la technologie elle-même ne peut plus grand-chose contre le plafond physiologique. Force est de constater que ce message contribue à alimenter la détestation que certains transhumanistes portent à l'humain, ce « raté » de l'évolution. Les plus mesurés en appellent à la production de l'humain augmenté grâce à des prothèses ou à des manipulations génomiques. Les plus radicaux aspirent à une fusion avec des adjuvants technologiques, dont l'intelligence artificielle, qui ferait advenir un posthumain complètement inimaginable aujourd'hui.

CSV: De fait, les limites de l'espèce humaine semblent de plus en plus mal acceptées par nos sociétés modernes occidentales. Comment l'expliquer ?

J.M.B.: Il y a en effet une intolérance aux limites qui devient problématique. Comme si nos sociétés régressaient au stade infantile où l'enfant réclame d'être tout et répugne à la moindre contrainte. Que les limites soient structurantes, qu'elles aident à grandir, qu'elles contribuent à définir des idéaux de réalisation de soi – ce sont des idées qui paraissent d'un autre âge. Notre mode de vie contemporain les déclare obsolètes, sinon pernicieuses dans la mesure où elles freineraient une dynamique d'innovations déclarée irrésistible. Le Museum national d'Histoire naturelle vient de publier un manifeste sur les limites, qui nous rappelle que les philosophes savent distinguer entre les bornes et les limites: les premières imposent qu'on les respecte sans discuter, les secondes s'offrent aux transgressions qui nous font aller plus loin, sans jamais les supprimer. On n'accorde plus aucune pertinence à cette distinction et on impute aux unes et aux autres le même coefficient de frustration. Pourtant, avoir le sens de la limite encourage à résister à un monde de plus en plus abstrait. Le virtuel invite à s'abandonner à ce monde où tout est toujours possible, où aucun mur, aucune montagne, aucune armée ne sont jamais capables de nous arrêter. Il faudra bien que l'on réalise combien on peut être aussi prisonnier dans un espace dépourvu de cloison...

CSV: Aujourd'hui, les progrès de la médecine, des sciences, des technologies permettent d'envisager autrement la réparation et la préservation du corps. Qu'est-ce qui est désormais de l'ordre du possible ?

J.M.B.: Les progrès des biotechnologies ont installé la conviction que le corps humain pouvait être réparé, au même titre que n'importe quelle mécanique. Ce n'est pas rien de parler de « réparer l'humain », plutôt que de le « soigner ». La médecine est ainsi entrée dans une ère de brutalité que la pandémie et ses urgences n'ont pas fini d'illustrer. Les transhumanistes se sont fait une spécialité d'hypertrophier les annonces issues des laboratoires de recherche et, avec eux, on croit comprendre que si le corps se laisse appréhender comme une mécanique toujours réparable, il devrait pouvoir accueillir des transformations qui le rendraient inoxydable, voire immortel. C'est cette ambition que nourrit la filiale biotechnologique de Google, Calico (California Life Company). Tout paraît en effet à portée de



On a quelques raisons de redouter que l'humain soit en train de se suicider !

réalisation aux yeux des technoprophètes : les thérapies géniques et les éventuels bricolages autorisés par la technique désormais bien connu CRISPR-Cas9, l'hybridation du cerveau et de la machine ou la stimulation neuronale profonde pour éliminer les handicaps physiques et mentaux, et même la dématérialisation des corps grâce au *mind uploading* (littéralement, téléchargement du contenu d'un cerveau) qui nous propulserait dans un cyberspace façon *Matrix*... Peut-être l'événement du nouveau coronavirus contribue-t-il à refroidir les euphories technicistes : il est en tout cas notable que les annonces « hype » se font plus discrètes ces derniers temps...

CSV : Comment définir ce mouvement du transhumanisme, que vous étudiez de longue date ? Et comment expliquer l'écho grandissant qu'il rencontre auprès des politiques, des médias, de la société ?

J.M.B. : Le transhumanisme réunit des associations qui ont des mobiles divers : préparer le triomphe de l'intelligence artificielle qui nous débarrassera de l'humain fragile que nous sommes, envisager la colonisation de l'espace qui nous permettra d'abandonner notre planète, réaliser une longévité qui mettra les nantis aux portes de l'immortalité ou, plus généreusement, mettre les technosciences au service d'une égalisation des conditions à l'échelle de la population mondiale... Le rapport américain sur la Convergence technologique pour l'augmentation des performances humaines a servi depuis 2003 de cahier des charges pour de nombreux transhumanistes qui considèrent que la voie de la dématérialisation généralisée et « la pensée intégrale », c'est-à-dire la fusion de nos cerveaux et de nos smartphones, pourraient réaliser le salut dont rêvent les humains depuis la nuit des temps. Que cet idéal rencontre l'esprit de certaines religions n'a rien d'étonnant. Qu'il séduise les politiques et les médias interroge davantage, sauf à admettre qu'ils servent d'énormes intérêts économique-industriels. Nul doute que certains préfèrent pactiser avec les puissances majeures que représentent les Gafam américains et les BATX chinois.

CSV : Certaines voix, dont la vôtre, s'élèvent contre ces théories qui remettraient en question la définition même de l'espèce humaine...

J.M.B. : La culture numérique nous enferme dans des logiques binaires. Vous aimez ou vous n'aimez pas, vous adhérez ou vous refusez... il n'y a plus de troisième voie. L'attitude critique que j'observe depuis une quinzaine d'années m'a rangé dans le camp des bioconservateurs face à celui des technoprogessistes. Mais on peut dénoncer les conséquences liberticides de certaines technologies, tout en estimant qu'il est nécessaire de « faire ami avec nos outils ». Ponderer la technique et le langage, en somme. Je ne suis pas technophobe, mais je crois urgent de faire barrage à tout ce qui écrase la vie symbolique des humains, c'est-à-dire les mots qui nous permettent de prendre de la distance, l'intelligence qui nous autorise à résister aux automatismes des instincts, la propension à créer en dehors des impératifs de l'économico-financier. Or, que voyons-nous ? Des technologies qui formatent les langages pour les rendre accessibles aux machines, des systèmes de communication qui nous imposent des automatismes sans répit, une inflation de plateformes qui font de nous de simples supports de données monnayables... Avec cela, on a quelques raisons de redouter que l'humain soit en train de se suicider !

CSV : De quels instruments nos sociétés disposent-elles pour faire valoir des approches plus éthiques pour l'humanité de demain ?

J.M.B. : Quand le philosophe Peter Sloterdijk a utilisé le terme « posthumanisme » pour la première fois, en 1999, c'était pour désigner la nécessité de remplacer l'humanisme traditionnel par un humanisme en phase avec notre époque numérique. Cette acception du terme restait dans une visée éthique : trouver un nouveau système de valeurs susceptibles de rendre la vie individuelle et collective cohérente et harmonieuse. Mais le posthumanisme exprime désormais l'attente et même la préparation d'un au-delà de l'humain. En ce sens, il veut la rupture et non pas l'adaptation. Le débat sur le posthumain est difficile, car il échappe aux arguments pour donner toute la place au heurt de croyances. Mais ceux qui sont attachés à la cause de l'humain et qui répugnent, par exemple, à la multiplication des technologies censées nous « bioniser » ont le droit de s'interroger. Et pas seulement sur les avantages et les inconvénients de telle ou telle technique. Dans une perspective éthique, il conviendrait plutôt de rechercher le bien qui orienterait nos vies individuelles et collectives et qui déciderait du caractère désirable ou non de ces techniques. Par exemple : faut-il, pour être heureux, renoncer à la reproduction sexuée et opter pour une production de vivant sans défaut ? Selon moi, l'avenir de l'humain passera par la résistance à ce qui voudrait abolir le hasard de la naissance et disqualifier la fragilité par laquelle une solidarité de destin entre les hommes est promise. La littérature pourrait exprimer, à son échelle, la préservation de la culture symbolique dont nous avons tant besoin pour éviter d'être machinisés ou animalisés.

À LIRE

• *Les robots font-ils l'amour ? Le transhumanisme en 12 questions*, avec Laurent Alexandre, Dunod 2016.

• *L'homme simplifié : le syndrome de la touche étoile*, Fayard, 2012.

• *Demain les posthumains : le futur a-t-il encore besoin de nous ?* Fayard, 2012.